Document generated on 07/12/2025 9:55 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

La mémoire des mots

Aurélien Boivin

Number 137, Summer 2013

Tenir parole

URI: https://id.erudit.org/iderudit/69659ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boivin, A. (2013). La mémoire des mots. *Continuité*, (137), 20–22.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

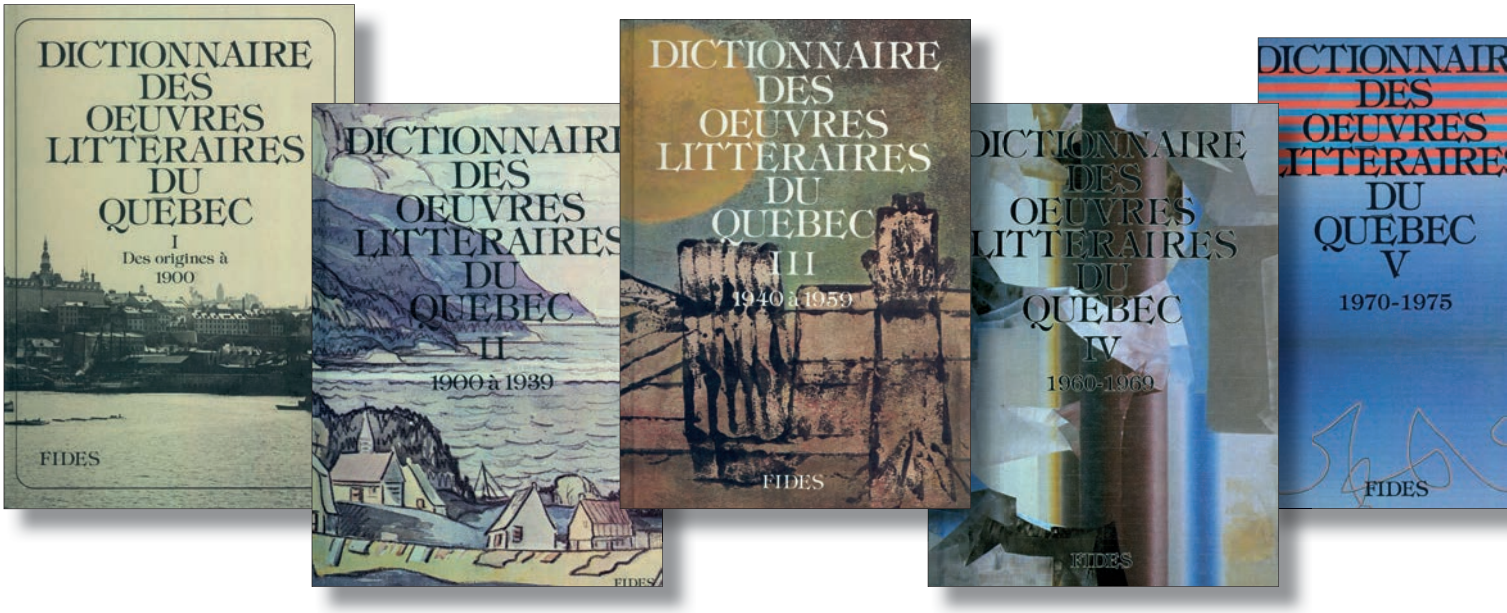
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La mémoire des mots



La notion de patrimoine ne peut exister sans que l'objet, la pratique ou l'œuvre soit connu, puis reconnu. La littérature obéit au même principe. Pour conférer à nos mots cette valeur patrimoniale, le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, *amorcé il y a plus de 40 ans, dresse le corpus de notre littérature. Un travail de titan pour une mémoire partagée.*

par Aurélien Boivin

Trop longtemps, nous avons boudé notre littérature, sous prétexte qu'elle n'avait pas encore produit, comme la littérature française, des œuvres de grande qualité. Lancé à l'été 1971 par Maurice Lemire, professeur de littérature québécoise à l'Université Laval, le projet du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (*DOLQ*) visait à faire connaître la littérature québécoise, non seulement ici, mais aussi dans les pays francophones, où elle était presque ignorée. Pour ce faire, les membres de l'équipe allaient devoir procéder à une lecture systématique des œuvres littéraires parues depuis le *Brief récit* de Jacques Cartier en 1545, ou *Les voyages* de Samuel de Champlain, voire les *Relations des Jésuites*, et ce, jusqu'aux œuvres contemporaines. Car ce qui faisait la particularité de notre littérature, c'est qu'elle n'avait jamais été lue dans sa globalité. Depuis, huit tomes du *DOLQ* sont parus chez Fides et un neuvième est en préparation.

Des choix difficiles

Dans un premier temps, il a fallu constituer de façon systématique le corpus des œuvres littéraires. Tâche colossale s'il en est. Procéder par genre semblait une bonne méthode, car aucun inventaire n'avait encore été entrepris et les bibliographies par genre étaient à peu près inexistantes. Bien plus, personne n'avait encore osé s'attaquer à un quelconque classement des œuvres, peu importe la manière. Lesquelles étaient littéraires ? Lesquelles ne relevaient pas de la littérature ? Et pourquoi ? Comme l'équipe travaillait par périodes bien délimitées, elle s'est vite rendu compte que, avec l'émergence des sciences dites exactes, le champ proprement littéraire s'était constamment rétréci depuis les

années 1950 et que la notion de « littérature » avait elle aussi évolué. Une œuvre comme *L'histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier Garneau, publiée en quatre tomes entre 1845 et 1852, était considérée en son temps comme éminemment littéraire, alors que de nombreuses œuvres parues après la Seconde Guerre mondiale, en philosophie, en histoire, en linguistique, en géographie, se réclameront uniquement des sciences. Il faut en convenir, depuis une soixantaine d'années, la littérature est réservée presque exclusivement aux œuvres d'imagination.

S'il était plus facile, dans les deux premiers tomes (qui couvrent la période des origines à 1900 et de 1900 à 1939), de tenir compte d'à peu près tout ce qui était littéraire, les tomes suivants allaient poser plus de problèmes. Les œuvres étant beaucoup plus nombreuses, il a fallu revoir les critères d'inclusion et d'exclusion, selon la définition que l'on donnait alors de la littérature et en considérant la réception critique des œuvres plutôt que leur qualité, ce qui aurait nécessité des jugements de valeur. Une œuvre qui a généré peu ou prou de commentaires ou qui n'a pas été rééditée n'a pas la même valeur qu'une autre qui a intéressé la critique et qu'une réédition a réactualisée, au point qu'elle est enseignée et considérée comme un classique. Est-il besoin de rappeler que, dans le mot *classique*, il y a le mot *classe* ?

Œuvre de reconnaissance

Le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* a consacré bon nombre d'œuvres. Il a permis aussi d'en redécouvrir plusieurs, de belle et grande qualité, qui avaient sombré dans l'oubli, et de les remettre dans le circuit de la littérature. C'est le cas de la poésie de Jean-Aubert Loranger, dont les deux recueils, *Les atmosphères* (1920) et *Poèmes* (1922), ont été réédités en 2004, ou de *Crépuscules* (1924) d'Antonio Desjardins, un poète dont André Couture a publié l'intégrale des poèmes sous le titre *Les doux fantômes d'un grand regret* en 2008. Ces derniers ont été découverts à la suite du traitement accordé à ce poète de Hull dans le tome II du *DOLQ*.

De plus, parce que le *DOLQ* établit soigneusement et rigoureusement le corpus littéraire québécois, il n'est probablement pas étranger à maints projets d'éditions critiques, connus sous le nom « Les Grands Projets d'édition » : à ce jour, une cinquantaine d'œuvres – des romans et des essais surtout – ont été publiées accompagnées d'un riche appareil critique, dans la prestigieuse collection Bibliothèque du Nouveau Monde des Presses de l'Université de Montréal. C'est sans compter les nombreuses rééditions d'œuvres, toutes périodes confondues qui, souvent, ont été préparées par les collaborateurs qui les avaient analysées dans l'un ou l'autre tome du *DOLQ*, parfois même avant la parution du tome donné, comme ce fut le cas avec la publication des *Œuvres complètes* de Laure Conan dans la collection du Nénuphar de Fides, en 1974-1975. Des collections de poche sont également apparues, au lendemain de la publication des tomes I et II, ce qui pousse à penser que, encore une fois, le *DOLQ* a peut-être suscité l'intérêt que portent les spécialistes, les professeurs, les étudiants, voire les lettrés en général, à ces œuvres qui méritaient d'échapper à l'oubli et auxquelles le dictionnaire a redonné vie.

Le *DOLQ* a aussi influencé d'autres chercheurs de pays francophones, qui s'en sont grandement inspirés. C'est ainsi qu'ont été publiés chez Duculot les quatre tomes des *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des œuvres* sous la direction de Robert Frickx et Raymond Trousson, le *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française. Des origines à 1978* (Naaman, 1983) sous la direction d'Ambroise Kom, le *Dictionnaire critique des œuvres africaines de langue française* sous la direction de Pius Ngandu Nkashama (Presses universitaires du Nouveau Monde, 2002) et, tout récemment, le *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes. XX^e siècle* sous la direction de Janine Gallant et Maurice Raymond (Prise de parole, 2012), qui ont tous choisi le modèle et la méthode du *DOLQ*.

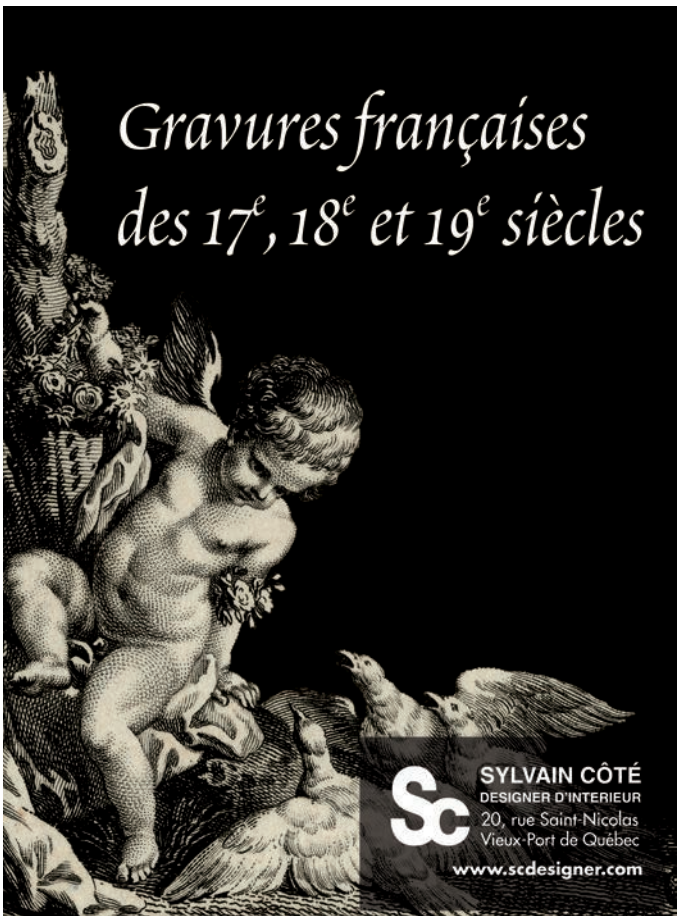
Classiques patrimoniaux

Certes, nombre des œuvres qui ont fait l'objet de longs comptes rendus dans le *DOLQ* peuvent être considérées comme de grands classiques de notre littérature, et ainsi comme relevant du patrimoine littéraire. Certaines ont profondément marqué l'imaginaire québécois et continuent à susciter l'intérêt des lecteurs et des lectrices. Faut-il donner des titres ? *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, dont on célèbre en 2013 le centenaire de la rédaction en même temps que le centenaire de la mort de son auteur, a connu au-delà de 160 éditions dans au moins 25 langues, en plus d'avoir intéressé trois réalisateurs au cinéma et suscité au moins cinq suites, par quatre auteurs différents, uniquement au Québec.

Hémon a influencé de nombreux écrivains, qui se sont inspirés de son *Maria* dans leur œuvre. Pensons à Félix-Antoine Savard

Les membres de l'équipe du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec *ont dû procéder à une lecture systématique de toutes les œuvres du corpus, des* Relations des Jésuites *à nos jours.*

Ill. : John Henry Walker, encre sur papier – gravure sur bois, 1853, Musée McCord

avec *Menaud, maître-draveur* (1937), à Ringuet et *Trente arpents* (1938), à Roch Carrier et *Il n'y a pas de pays sans grand-père* (1977), et à combien d'autres, devenus à leur tour auteurs d'œuvres faisant éminemment partie du patrimoine littéraire québécois, parce qu'elles nous caractérisent comme peuple distinct des autres en Amérique du Nord. C'est encore le cas des poésies d'Anne Hébert, de Gaston Miron, de Gatien Lapointe, de Jacques Brault, et d'autres qui ont dit le Québec sur les scènes du monde, ainsi que des grands chansonniers, les Leclerc, Vigneault, Léveillée, Charlebois et compagnie, qui ont chanté l'homme d'ici, celui qui a su s'adapter aux vastes espaces parsemés de millions de lacs et de rivières, marqué par le changement de décor, d'une saison à l'autre. Et que dire de tous ces écrivains, tous genres confondus, qui ont puisé dans l'histoire, la petite comme la grande, pour dire aux habitants de la « terre Québec » leur grandeur et leurs misères, leurs succès et leurs échecs, leurs qualités et leurs défauts.

Aurélien Boivin est professeur de littérature québécoise à l'Université Laval et directeur des tomes VII, VIII et IX du Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec.